

Avec:
**Colin
BOTTINELLI,
Trmasan
BRUIALESI,
Toma
HALLER,
Lisa
JAKOB,
Marinka
LIMAT,
Barbara
MEULI,
Antoine
RUBIN,
Laura
SOLARI**

21 MAI 2026

TWINT:

6.66



ÉDITIONS DASEIN
OBERGASSE 27 – 2502 BIEL/BIENNE
DASEIN.BIZ
JEEPP.CH
PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DE LA VILLE DE BIENNE
ET DU CANTON DE BERN
(SWISSLOSS).

Antoine
RUBIN

RÉDACTEUR
ÉPHÉMÈRE

Éditorial

Il y a quelques semaines, le Conseil de Ville de Bienne était à nouveau appelé, lors de l'une de ses séances du mercredi soir, à discuter de la culture biennoise et de son subventionnement. Comme de coutume lorsqu'une discussion de la sorte est prévue, nous fûmes appelé.e.s, nous autres artistes, créatrices culturel.le.s et institutions pour pointer le bout de notre nez et rappeler à nos élu.e.s que nous sommes là et leur dire: ces discussions ne sont pas abstraites, elles nous concernent directement.

Comme les séances du Conseil de Ville sont publiques, je me présentai ce mercredi soir accompagné d'une petite vingtaine de collègues. J'avais déjà assisté à plusieurs de ces séances et me réjouissais à chaque fois qu'il nous fût possible à nous autres, citoyens et citoyennes, de suivre en direct les discussions de nos élites politiques à qui nous avions confié notre pouvoir et notre voix.

Je montai les escaliers de l'hémicycle pour m'asseoir à la place réservée aux visiteurs. Au balcon, à l'instar d'un théâtre à l'italienne. J'observai avec plaisir ce qui se déroulait sous mes yeux. Le spectacle du législatif communal commençait sur scène. La pièce était dirigée par son maître de cérémonie, président du conseil, qui donnait le tempo et s'assurait que la partition soit suivie dans les règles. À ses côtés sur l'estrade, les cinq dirigeant.e.s de notre exécutif, tandis que le reste de la distribution se divisait entre tous les partis politiques pour une distribution totale d'une soixantaine de personnes. Grosse prod comme on dit dans le milieu.

En tant qu'auteur, je suis curieux de nature. J'aime profondément observer la matière qui va nourrir mes textes, romans et autres pièces de théâtre. Et ici, je pouvais observer à loisir. Ma position privilégiée au balcon me donnait la possibilité de voir les élu.e.s préparant leurs interventions parlementaires avant de venir prendre la parole au micro.

Depuis longtemps, les ordinateurs et les tablettes ont remplacé le papier, les stylos et les crayons. C'était déjà le cas quand j'étudiais à l'université. Et comme à la fac, je me trouvais dans un amphithéâtre. Et comme à la fac, il y avait les étudiants studieux et ceux qui étaient dissipés. Les intellos et les cancre. Les impliqués et les vaguement absents. Il y avait celles et ceux qui regardaient Facebook, Instagram, des vidéos Youtube ou encore qui répondaient à leurs emails. Il y avait aussi le cas d'un homme, situé tout à la droite de l'échiquier politique, qui surfait sur un site de collection d'armes à feu tandis que commençait la discussion autour du subventionnement de la culture. Pépète. Et si cliché que je ne me serais pas permis, en tant qu'auteur, d'inventer une énormité pareille dans un roman. Mais que je me dois absolument de reproduire ici. C'est pour ce genre de scène quotidienne que j'écris.

Bref, je me régalaïs du spectacle. Situé depuis le balcon, je pouvais voir les écrans d'ordinateurs de nos élu.e.s.. Arpenteur de l'âme humaine et de nos affres contemporains, je n'étais pas si surpris de l'usage qui était fait du temps parlementaire.

Mais ce que je ne m’attendais absolument pas à rencontrer et qui m’a véritablement ébahi, c’est l’utilisation de l’intelligence artificielle pour la préparation des interventions de nos politicien.ne.s. Je reconnaissais les interfaces de Chat GPT et autres Claude où les élu.e.s délivraient leurs discours, leurs prises de positions, leurs opinions, leurs réflexions que la machine retravaillait ensuite, articulait, ré-écrivait pour eux avant que les humains ne viennent les lire au micro. Une utilisation loin d’être anecdotique puisqu’elle était partagée par beaucoup. Stupéfaction totale dans les bacs. En tout cas tempête dans mon cerveau. C’est comment chez vous ?

C’était non seulement comme si nos têtes pensantes à la tête de nos institutions n’étaient plus capables de penser et articuler leurs pensées par elles-mêmes, mais surtout comme si elle avaient démissionné de leurs fonctions pour déléguer à la machine leur capacité de réflexion. De la sorte, elles alimentaient aussi au passage des banques de données de multinationales américaines, offrant aux data et au secteur privé les problématiques politiques actuelles dont on peut aisément imaginer que certaines sont sensibles. Bref. La dystopie était là. Sous mes yeux. Elle s’installait tranquillement, dans le silence feutré d’une séance communale. Sans remous. Sans fracas. Voilà comment nous étions doucement colonisés par la machine. Et cela ne semblait choquer personne.

Par ce long détour, j’aimerais introduire ici notre projet de journal éphémère poétique et plastique que nous avons amicalement appelé le J.E.E.P.P.

À l’heure où notre de travail de créateurices, artistes, écrivain.e.s, plasticien.ne.s est de plus en plus menacé par l’IA, à l’heure aussi où la presse actuelle est en constante restructuration – comprenez licenciements, réduction d’effectifs et appauvrissement du contenu, à l’heure enfin où la culture est toujours le parent le plus pauvre et le moins soutenu de tous les domaines sociaux, il nous a paru nécessaire de replacer l’humain au centre de notre démarche et de détourner l’objet journal quotidien pour en faire une plateforme de création que nous avons offert à une vingtaine d’artistes de Bienne.

Je veux dire des humains. Des humains qui ont fait de l’art leur métier et qui doivent sans cesse batailler pour leur subsistance. Des humains qui font un travail de l’ombre dans leurs ateliers pour essayer de produire ce qui est censé définir le vecteur cardinal de notre humanité : l’art.

À l’heure beaucoup trop sérieuse de la dystopie, et de délégation de toutes les fonctions cognitives à des machines pilotées par des multinationales sans scrupule, nous avons voulu inventer ce Journal Éphémère, Expérimental, Poétique et Plastique. Parce qu’il nous a paru essentiel de créer un espace artistique indépendant, joyeux et collectif que nous n’avons pas encore relégué aux algorithmes.

Nous reproduisons ici une partie de l’invitation qui a été envoyée :

Reportages, articles, chroniques, horoscopes, faits divers, chiens écrasés, avis mortuaires, éditos, rubrique économique, interviews, portraits, feuilletons, caricatures, petites annonces (etc.) seront à distribuer selon les envies et les forces en présence.

L’idée n’est évidemment pas de faire du journalisme à la régulière mais bien de détourner ce médium pour proposer votre regard, votre plume, vos dessins, vos idées.

Il s’agit de reconquérir un peu de collectif sur la part croissante de la solitude dans l’écriture et de manière générale dans la pratique artistique.

Faire communauté le temps d’une petite semaine, et faire de la galerie A13 une rédaction bruyante et fumante, un laboratoire, pour ne pas oublier les territoires infinis de la littérature, le jeu, le plaisir, mais aussi le politique et le mordant qu’elle permet, en parallèle de nos entreprises plus sérieuses de romans, de recueils, ou de tout autre morceau sur lequel vous être en train de vous faire les dents.

L’objet journal parce qu’il permet de réagir, de partir à l’assaut des rues, de créer sur le vif, parce qu’il permet toutes les formes, de la phrase unique au reportage, parce que si vous êtes en panne, il permet de faire paraître votre projet du moment sous la forme de feuilleton. Parce qu’il est source de contrainte mais vaste continent du possible. Parce qu’on peut changer la place Guisan en scène de crime, écrire l’avis mortuaire de Donald Trump ou même pour une fois, faire du vrai journalisme avec sa langue.

Notre projet est loin d’être inédit, ni révolutionnaire, mais il se résume à ça : faire communauté, abriter nos écrits sous un même toit, créer un véritable objet littéraire, être agiles et éphémères, contrer la solitude digitale, le célébrer le soir, le partager, mais aussi s’inscrire dans la durée et faire perdurer l’expérience si cela nous plaît.

Créées chaque jour sous la contrainte temporelle, les propositions que vous découvrez ici ont été réalisées entre 10h et 17h. Accueillez donc l’univers décalé et éphémère de ce journal pour célébrer nos connexions neurologiques humaines et faillibles. Et pour plus d’humain encore, venez donc nous rejoindre jeudi 21 mai à 19h30 à la galerie A13, Obergasse 29 pour le vernissage de ce tout premier numéro. ■

Vive le J.E.E.P.P.
et longue vie à
sa courte
durée !

Toma
Haller

Qui a peur
du Vietnam ?

Hunter S. Thompson a fait du journalisme à sa sauce, ultra-subjectif, et il a décrit l’objectivité journalistique à merveille en une seule phrase qui se traduit en substance par Sans elle, Richard Nixon n’aurait jamais été élu 37e président des États-Unis d’Amérique. On ne peut pas être objectif en parlant de Richard Nixon. Autrement dit : neutralité mon cul. Qui a encore peur du Vietnam ? Aujourd’hui nous sommes en 2026, le printemps démarre, on entend le cri des hirondelles qui viennent d’arriver d’Afrique subsaharienne et qu’on le reconnaisse ou pas, ce cri, ça nous fait quelque chose à nous aussi la grisaille qui dégage, le pollen, le soleil qui culmine et le ciel diurne qui s’écroule toujours plus lentement dans une flaque de couleurs chaudes et qu’on garde en tapisserie dans notre cerveau pour une nuit de rêves ou une nuit qui s’étire. Il y a un mois je partais en vacances en Italie avec une bande et dans nos têtes ça a duré un mois. À mon retour au taffe, Rachele m’a dit Moi dans l’idéal il me faudrait des vacances tous les deux mois. J’ai répondu Grave et je suis reparti à nettoyer les chambres de l’hôtel. Quelques jours plus tard elle m’envoie sur instagram un article de Rivista Studio titré à la première slide : *Secondo una ricerca scientifica dovremmo andare in ferie ogni due mesi per “guarire” davvero dalla stanchezza e dallo stress del lavoro.* L’article venait d’être publié, le 11 mai 2026. En plus petit c’est écrit : *Anche per pochi giorni, in un posto vicino, spendendo il minimo indispensabile. L’importante è allontanarsi dal lavoro più spesso di quanto facciamo adesso.* La suite de l’article mentionne aussi le raccourcissement de la semaine de travail et développe le truc, tout ça en italien. Le journal appartient au Most Media Group basé à Milan, qui fait aussi du conseil communication pour entre autres Mundys, Pirelli, Manpower et la banque Generali. Deux jours plus tard Simon m’envoie, aussi sur instagram, un reel de til-lon.florent publié le 11 mai 2026, présentant un extrait de son film documentaire *CHARLEROI, LA PLUS BELLE VILLE DU MONDE*, disponible sur youtube. Dans ce film on entend par exemple une femme demander à la preneuse de son Pour quel journal ? ce à quoi la preneuse de son répond C’est pas pour le journal, c’est pour essayer de faire du cinéma. On suit surtout Nicolas qui organise des safaris dans sa ville aux industries mortes et qui, entre autres tendresses et infos, raconte qu’aujourd’hui on a l’impression que Charleroi est une ville morte, quelle vit à 50%, mais que tout ça c’est des conneries, c’est juste qu’à une époque, cette ville elle vivait à du 150–180%, un peu comme ce qui se passe en Chine avec des croissances folles, des trucs finalement pas très humains, des trucs intenables quoi. On y voit et entend aussi une archive du philosophe viennois Andrés Gorz, apparemment un ami de Jean-Paul Sartre, dans laquelle il raconte mot pour mot qu’*Au Moyen-Âge il n’y avait pas la notion de travail. Il y avait des besognes, il y avait le labeur qui était essentiellement le travail de laboureur, il y avait l’œuvre qui était l’activité des artisans qui œuvraient, qui créaient des produits entiers qui étaient à la fois beaux et utiles, et le travail*

*était tout ce qui était pénible et désagréable, c’est ce qu’on appelait le travail. Et ces gens travaillaient en moyenne 6 heures par jour. Pas plus. Et en plus ils avaient presque 200 jours fériés par an où ils ne travaillaient pas. Pour nous ça semble être la bonne vie. C’était pas un mode de vie désagréable, c’était un mode de vie détendu, assez convivial, où on donc, comme vous voyez, la rationalité économique, les rapports marchands, étaient étroitement limités, enserrés, dans des rapports conventionnels, traditionnels, quasiment étiques. Avec le capitalisme industriel tout a été éliminé sauf cette notion de travail, mais la chose s’est faite très lentement. À un moment donné, des fils de marchands de gros se sont dit Mais, ce que fait mon père c’est pas rationnel, on pourrait gagner beaucoup plus. On va les faire travailler 12 heures par jour pendant 300 jours par an. Et puis après, si nous sortons de l’industrie, qu’est-ce qui se passe ? Pour les États-Unis, qui est le pays phare, le pays annonciateur, toujours, des développements à venir, les emplois qui vont se développer le plus vite et qui sont les plus nombreux sont les emplois de cuisinier, garçon de café, serveuse, aide-soignant, caissière, vendeur/vendeuse, comptable, etc... cette conception du travail n’est plus possible dans l’industrie avancée. Nous allons probablement vers des temps difficiles pleins de conflits, mais qui ont pour moi ceci de passionnant, que nous avons des possibilités de libération, d’émancipation, de développement et d’enrichissement de la vie qui s’offrent à nous qui n’ont jamais existé avant. Je me suis arrêté là dans le reportage probablement pasque j’avais un truc à faire, mais l’onglet est toujours ouvert dans mon moteur de recherche. En Italie j’ai pris des bateaux, des ferrys, et les ferrys ont cette particularité d’être autant des hôtels que des véhicules. On dort dans des petits lits dans des petites chambres plus-ou-moins luxueuses si on paye le billet pour, autrement on dort où on peut. On est juste là pour se déplacer mais ça prend du temps, alors la manière devient importante. Dans les avions on trace. On va où on veut, pas le temps pour la peur. Il y a moins de marge pour la manière, c’est la classe économie pour quasi tout le monde car c’est la destination qui compte. Nous on a fait tout ça, classe économie et la lenteur du voyage. Je me suis souvenu qu’un temps on appelait la Méditerranée *Mare Nostrum*. Ça m’est venu en fumant une clope sur le pont et je voyais la lune, l’eau, que ça. Je voyais un grand cimetière silencieux et aussi les flottilles qui s’en vont et s’en iront encore vers Gaza et tout ça m’a semblé si réel et si triste, sous les satellites et leurs discours rapportés. Il y avait l’eau juste là et ces personnes que j’aime tant derrière la vitre, dans le salon vide du ferry. Iels tiraient les cartes. Iels se racontaient leurs grands-parents. Iels partageaient une amitié perdue. Iels expérimentaient la poésie. Iels pleuraient. Iels apprenaient encore et encore et encore à se connaître. Iels se rappelaient la nuit où on a dansé sur une place vide jusqu’à rendre la place un peu moins vide. Iels fredonnaient *Così veloce*. Iels baillaient et remplissaient leur verre de Campari. Iels cherchaient à comprendre. Le barman nettoyait les tables et une télé diffusait des unes de la presse italienne qu’une voix off commentait. Moi j’ai frissonné à cause du vent et je suis rentré. ■*

Rudolf
Steiner

UNTER DEM LABEL
«HAUS AM GERN»
GESCHRIEBEN
VON BARBARA
MEYER CESTA UND
RUDOLF STEINER
IST DIESER ARTIKEL
9. OKTOBER 2018 IM
BIELER TAGBLATT
ZUM ERSTEN MAL
PUBLIZIERT
WORDEN.

Der Denker von Biel

An der Fassade des Eckgebäudes, genau da, wo sich die General-Dufour-Strasse mit der Nidaugasse kreuzt, hängt eine mächtige Bronzebüste: der «Denker» von Ernst Willi (1900 – 1980). Viel weiss man nicht über diese Figur und ihren Schöpfer, trotzdem (oder gerade deswegen) lohnt es sich, kurz stehen zu bleiben und dem «Denker» beim Denken zuzuschauen.

Bei bewölktem Himmel sind sie kaum wahrnehmbar, die Augen des «Denkers». Im Schatten der mächtigen Augenbrauen verborgen beobachten sie ungerührt das Treiben auf dem Platz, wo die General-Dufour-Strasse aus der Nidaugasse wächst und sich schnurgerade gegen Nordwesten zum Jura hin verliert. Unter dem «Denker» zu stehen ist Stehen an einem Ort, den man zwar kennt mit all den Boutiquen und Leuchtreklamen und Schuhgeschäften und Flecken auf dem Asphalt und einem Weg vor sich zu Fuss durch die Fussgängerzone zurück zum Parkplatz oder zum Kongresshaus oder zum raschen Erledigen von Einkäufen – aber unter dem «Denker» zu stehen, den Kopf im Nacken die paar Meter an der glatten weissen Fassade des Geschäftshauses hochzuschauen, von wo der «Denker» in seiner bronzenen Mächtigkeit zurückschaut, ist Stehen an einem Ort, der man neu entdeckt wie ein Fremder, der zum ersten Mal in Biel die teils prächtigen Fassaden über den Schaufenstern bewundert, die Wandmalereien unter diesem Giebel, den stilisierten Käsekessel an jenem Balkongeländer schräg gegenüber oder den unglaublich modernen Schriftzug «Tanner» um die Ecke; die grossen und kleinen architektonischen Details, das Gepflegte und das Vernachlässigte, den ganzen Charme der Bieler Neustadt eben.

Das Haus selbst, an dessen fensterlosen Nordfassade der «Denker» wie auf einer herausgezogenen Schublade tront, wurde 1969 erbaut von einem Hans Tanner, der hier eine «Chapellerie», ein Hutgeschäft, führte und im ersten Stock eine Gemäldegalerie mit dem pragmatischen Namen «Dufour AG», über die niemand mehr etwas weiss und die auch in den Bieler Jahrbüchern aus jenen Jahren mit keinem Wort erwähnt wird. Schade, denn heute wäre es spannend zu wissen, welches Programm der von Hans Tanner als Kurator der Galerie eingesetzte Ernst Willi verfolgt und welche Künstlerinnen und Künstler er dort präsentiert hat. Ernst Willi wird in den wenigen Quellen, die über ihn berichten, als eigenwillige Persönlichkeit beschrieben: Fotograf mit eigenem Fotogeschäft an der Bahnhofstrasse, später als Künstler und bildhauerischer Autodidakt mit Ausstellungen in einer renommierten Pariser Galerie, an der Biennale Venedig und im Athenaeum in Genf eine Zeitlang sogar so etwas wie erfolgreich. So zählte neben dem bereits erwähnten Hans Tanner auch der wichtige Neuenburger Hodler-Sammler und Suchard-Erbe Willy

Russ zu seinen Unterstützern; lokale sowie weltberühmte Persönlichkeiten standen ihm Modell: der deutsche Bundeskanzler Konrad Adenauer, der Schriftsteller Hermann Hesse, Bundesrat Enrico Celio, die Schauspielerin Maria Schell oder der Bieler Stadtpräsident Guido Müller, um nur einige zu nennen. Und trotzdem finden sich heute ausser einem kurzen Eintrag im Lexikon zur Schweizerischen Kunst und einem Nachruf im Bieler Jahrbuch von 1980 nur auf der Webseite mémreg.ch einige Bilder und Filmausschnitte über das Schaffen von Ernst Willi.

Es mutet angesichts der rein physischen Präsenz – doppelte Körpergrösse – des «Denkers» über der belebten Nidaugasse jedenfalls tragisch an, dass sein Schöpfer, wie die Kunstkritikerin Annelise Zwez schreibt, «in Künstlerkreisen nie akzeptiert wurde, nicht einmal die Schweizer Künstlergesellschaft visarte (damals GSMBA) nahm ihn auf.» Und Hedwig Schaffer betont in ihrem Nachruf: «In seinem künstlerischen Schaffen liess sich Ernst Willi nie von Trends und neuen Richtungen beeinflussen». Während also die Schweizerische Plastikausstellungen der aktuellen zeitgenössischen Skulptur den Weg nach Biel ebnete, ging Ernst Willi einen ganz anderen, eigenen Weg – und wohl auch deswegen langsam vergessen. Über die künstlerische Qualität des «Denkers» liesse sich hingegen trefflich streiten – allein die Tatsache, dass der «Denker» seit 1969 ganz ohne Segen der städtischen Kunstkommission seinen prominenten Platz im öffentlichen Raum behauptet, ist nicht ganz ohne Ironie.

Sein Sohn Mario Willi beschreibt ihn als ungemein belesen und vielseitig interessierten Menschen, der mit wichtigen Zeitgenossen korrespondierte, unter anderem über das unlösbare mathematische Problem der «Quadratur des Kreises», das ihn zeitlebens beschäftigte. Trotz einer gewissen Ähnlichkeit der markanten Gesichtszüge sei der «Denker» jedoch kein Selbstbildnis seines Vaters, erklärt Mario Willi, sondern eine symbolische, frei erfundene Figur «zu Ehren von verschiedenen Genies des 20. Jahrhunderts».

Vor rund 10 Jahren vermachten Tochter Maya Blumer-Willi und Sohn Mario Willi der Kunstsammlung der Stadt Biel Porträt-Büsten und Reliefs aus dem Nachlass. Der «Denker» taucht auf dieser über 100 Einträge umfassenden Liste allerdings nirgends auf. Pierre-Edouard Hefti war als Adjunkt der Städtischen Dienststelle für Kultur lange für die Sammlung zuständig. Er habe während Jahren versucht herauszufinden, schreibt Hefti, wem der «Denker» nun eigentlich gehöre – ohne konkretes Resultat. Das vom Kunsthistoriker Andreas Meier 1980 herausgegebene Büchlein «Skulpturen in Biel» sowie die Webseite «Kunst in Biel» weiss den «Denker» in Privatbesitz, jedoch ohne nähere Angaben.

Im Jahr 2019 jährte sich der Todestag von Ernst Willi zum vierzigsten Mal. Sohn Mario wollte bis dahin das Archiv seines Vaters aufarbeiten. Ob es dazu gekommen ist, ist nicht bekannt. Aber wenn, dann wird sich bald einmal erfüllen, was Stadtpräsident Dr. Guido Müller in Ernst Willis Gästebuch schrieb: «Mir bleibt nur noch der Wunsch, die Stadt Biel möge sich dieses grossen Künstlers bewusst werden und sich seiner würdig erweisen.» ■

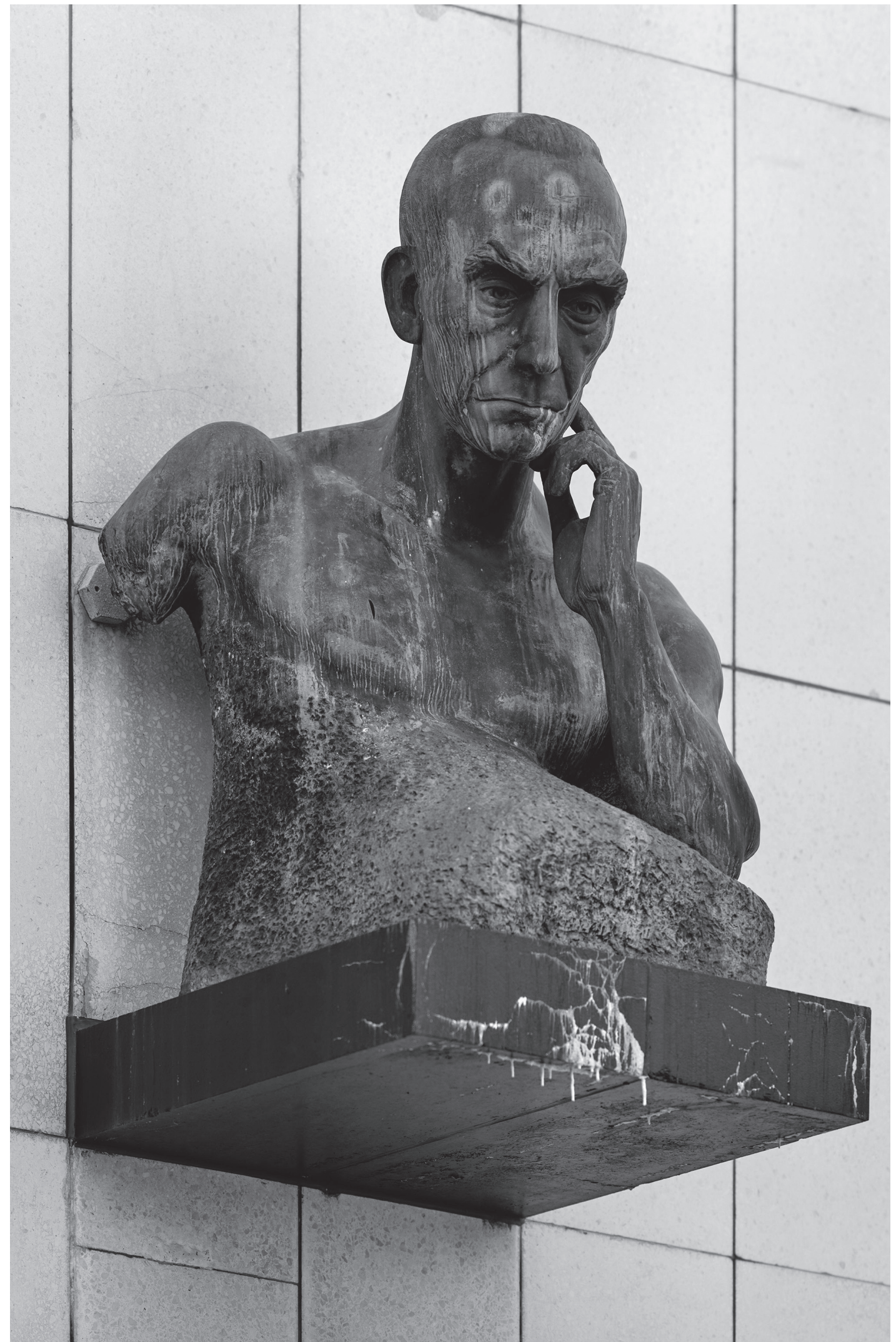


FOTO
RUDOLF
STEINER



Nous nous retrouvons ici, à A13. Une équipe de créatifs, un collectif à inventer. Le défi est lancé : pas moins de huit heures pour produire du contenu. Image et texte : totale liberté. Le journal se veut éphémère, expérimental, poétique. L'idée me plaît. Nous échangeons brièvement sur notre intérêt à participer à un tel projet. Contrainte de temps, détournement, *rush* und *rasch*, in einem Zug muss es sein! Vas-y, *go for it*, en avant toute!

Je saisis au passage, dans la conversation, trois mots-clés qui vont me porter :

Se croiser. Échanger. *Point de rendez-vous*.

Je commencerai par le dernier : Wo sind hier in Biel Treffpunkte? Wo treffen sich die Leute? Und was für Termine haben die Leute heute? Was für « rendez-vous » stehen an? Comme d'habitude, je veux me laisser surprendre. Je n'ai pas d'idée précise en tête ni d'intention particulière, encore moins d'attente. Je pars à la rencontre ; je laisse les choses et les thèmes venir à moi. Il est 10h10, je suis prête ! Je quitte la « Obergasse 27 » et m'engage dans la ruelle, direction la lumière et les collines au loin. Je marche au *feeling*. J'ai besoin de quelques pas pour me mettre au diapason. Die Haltung ist da.

J'accoste la première personne. C'est un homme, arrêté près d'une voiture ; il prend une photo. J'y vais et lui adresse la parole. Par instinct, peut-être, je lui parle directement en allemand. Je lui pose ma première question, à laquelle il répond : « Restaurants ». Je lui pose la deuxième : « Haben Sie heute Termine? » Il répond : « Ja ». Je rétorque : « Darf ich fragen, was für Termine und mit wem? » Il dit : « Nein ». Oups, trop directe, la fille.

Je rebondis et explique le pourquoi du comment de ma sollicitation. La sauce prend. Il raconte qu'il travaille *immer wieder für Künstler* et qu'une exposition d'un artiste régionalement connu vient de se terminer chez lui, à savoir à la *Schmiede um die Ecke*. Pour l'instant, je me trouve dans son jardin. J'observe quelques sculptures en bois très colorées, dressées sur des socles en métal (seine Konstruktion). Ni une ni deux, il m'emmène dans son atelier. Je veux le suivre, mais mes cheveux se prennent dans un rosier. Il m'aide à démêler ma chevelure de cette végétation quelque peu sauvage. Naja, geh vorwärts, geht schon!

Da sind wir beim Herrn Schneider, in der Schlosserei, wo er 50 Jahre tätig war. Déambulation parmi les outils, le matériel entreposé et les machines : tout est là, bien rangé und alles noch im Betrieb! J'admire.

Amusé, il me montre une très grande surface remplie d'une multitude de tiroirs — reliques de l'ère horlogère. Il saisit un très long bâton, l'accroche à une de ces petites boîtes en bois et me lance : « Die Alten haben sich schon gute Sachen überlegt. » Quelque chose dans ce style. Poliment, je fais mes adieux et l'invite au vernissage. Un sentiment léger et joyeux m'envahit. Je poursuis ma route et me laisse le temps d'une ruelle pour digérer ce premier *vis-à-vis* vécu. J'aperçois une dame, tête baissée, qui sort d'un coin ombragé. J'hésite. Et si c'était elle, ma deuxième rencontre ? Je l'accoste.

Elle semble un peu pressée, pas vraiment disponible, mais a la gentillesse de me répondre : « Café Müller. Café du Commerce, so halt bei älteren Leuten. Bei jungen Leuten weiss ich nicht. Da sind Clubs wie das Havana oder der Duo Club (...) Nein, heute habe ich keinen Termin. » On se quitte poliment, assez rapidement.

Je vois un jeune s'avancer, des sandales rouge-jaune-bleu aux pieds, le regard quelque peu égaré. A-t-il du temps pour moi ? *Go on*, Marinka.

Nous entamons une conversation, moitié suisse allemand, moitié bon allemand. Il m'est sympathique. Il me demande : « Fragen Sie jeden oder spezifisch eine Person? » J'explique un peu ma démarche, ce que je fais et comment j'aborde les gens. Il me répond : « Ich bin eigentlich nicht die richtige Person, um Ihre Frage zu beantworten. Ich bin eher allein. Ich treffe mich nicht mit Leuten. Ich bin überall in der Stadt, im öffentlichen Bereich. »

Il me raconte qu'il est en train de préparer son portfolio pour la Schule für Kunst und Gestaltung. Je lui demande s'il souhaite poursuivre et étudier l'art, ce à quoi il répond : « Nein, ich möchte eigentlich lieber für einen Künstler schaffen, für ihn arbeiten, das wäre mein Traumjob. »

Moi : « Aber in welchem Kunstbereich? Was für einen Künstler? »

Lui : « Jemand wie ich. »

Je lui explique le projet du journal. Il note la date du vernissage dans son téléphone avec un air un peu amusé — ou autrement dit, la tête pas tout à fait sur les épaules : « Wissen Sie, ich muss es mir notieren, ich bin immer spontan. Ich habe gekifft, bin aber gegen Drogen... »

Je lui dis : « Darf ich noch eine Frage stellen? »

Lui : « Ja, aber machen Sie es bitte kurz. »

Moi : « Gibt es noch heute Termine? »

Lui : « Ja, gerade bei der Sozialarbeiterin. »



Je lui souhaite tout le meilleur et poursuis ma route.

Pas plus de cinquante mètres plus loin, je perçois une très belle femme, aux cheveux frisés et au teint doré. Je l'aborde, naturellement, en français. Elle me répond qu'elle est de passage en ville et qu'elle n'a pas de rendez-vous prévus pour la journée. J'improviser une troisième question, à laquelle elle répond : « Le lac ! »

Nous nous sourions — un échange d'un instant — puis chacune continue dans sa direction.

Au passage piéton, à vingt mètres de distance, c'est un monsieur moustachu qui capte mon attention.

Moi : « Buongiorno ! »

Et je commence mon phrasé bien rodé. Il est enjoué. Les yeux rieurs, il s'amuse à me transmettre les informations souhaitées : « Ja, es kommt immer drauf an, mit Familien und Freunden treffen wir uns in Bars, Cafés oder Restaurants. Da ich selbst eine Bar habe, bin ich meistens hier! (...) Ja, ja, es gibt immer viel zu tun... In der Regel sind es drei bis vier Termine pro Tag. »

Grazie, Signore del Centauri, per la conversazione!

Pas plus de cinq mètres plus loin, j'aperçois ma prochaine complice. Une dame au rose à lèvres pimpant, poussette devant elle, accent bien présent, devient mon interlocutrice du moment. À nouveau, je ne sais pas pourquoi, mais je l'aborde directement en français, comme si la première langue des personnes interpellées pouvait se deviner à leur expression ou à leur apparence !

Elle apprécie la vieille ville, particulièrement depuis qu'elle a été dynamisée par l'action du « First Friday » (la deuxième fois que j'entends parler de cette initiative; ou parlerait-on plutôt d'un événement ?). Les marchés aux puces y sont plaisants — en contraste, selon elle, avec celui de l'Esplanade — et le « Singe » est un lieu où il fait bon venir pour des concerts ou d'autres réjouissances musicales.

À ma question sur ses rendez-vous du jour, elle me montre le contenu de la poussette : « Mise à part que je dois la rendre à ses parents, je n'ai pas de rendez-vous ! »

Je souris.

Intérieurement, je me demande si les personnes s'interrogent vraiment sur cette notion de rendez-vous. De manière naïve, j'espérais accueillir un peu plus de poésie et un peu moins de pragmatisme dans les réponses. Par exemple : rendez-vous avec la vie, non ?

Et voilà que le destin entre en scène. Grâce à un seul regard. Je suis prise à mon propre jeu.

Je marche encore dans le même quartier, sur le même

trottoir, dans la même rue... Le terrain ne change pas. Je suis dehors, affairée à mon devoir. Je tourne la tête et j'aperçois un regard franc et direct, presque transparent. La personne est assise à l'intérieur d'un shop.

Arrêt sur image : deux secondes, trois tout au plus. Je continue, dépasse la porte du magasin, puis une fraction de seconde supplémentaire me fait revenir sur mes pas. Il y a quelque chose à faire ici. La personne semble penser pareil. Elle s'est levée et m'accueille dans son *chez-soi*. Il y a un intérêt des deux côtés. Réciprocité !

Je prends place et sens que *quelque chose* est en train de se mettre en mouvement. Un dialogue se tisse. Je serai à la fois la convive de mon hôte, et mon hôte deviendra mon partenaire de discussion pendant pas moins d'une heure. Je pourrais dire : **Uns hat etwas unerwartet erwischt.** « Was ist Ihre Mission? »

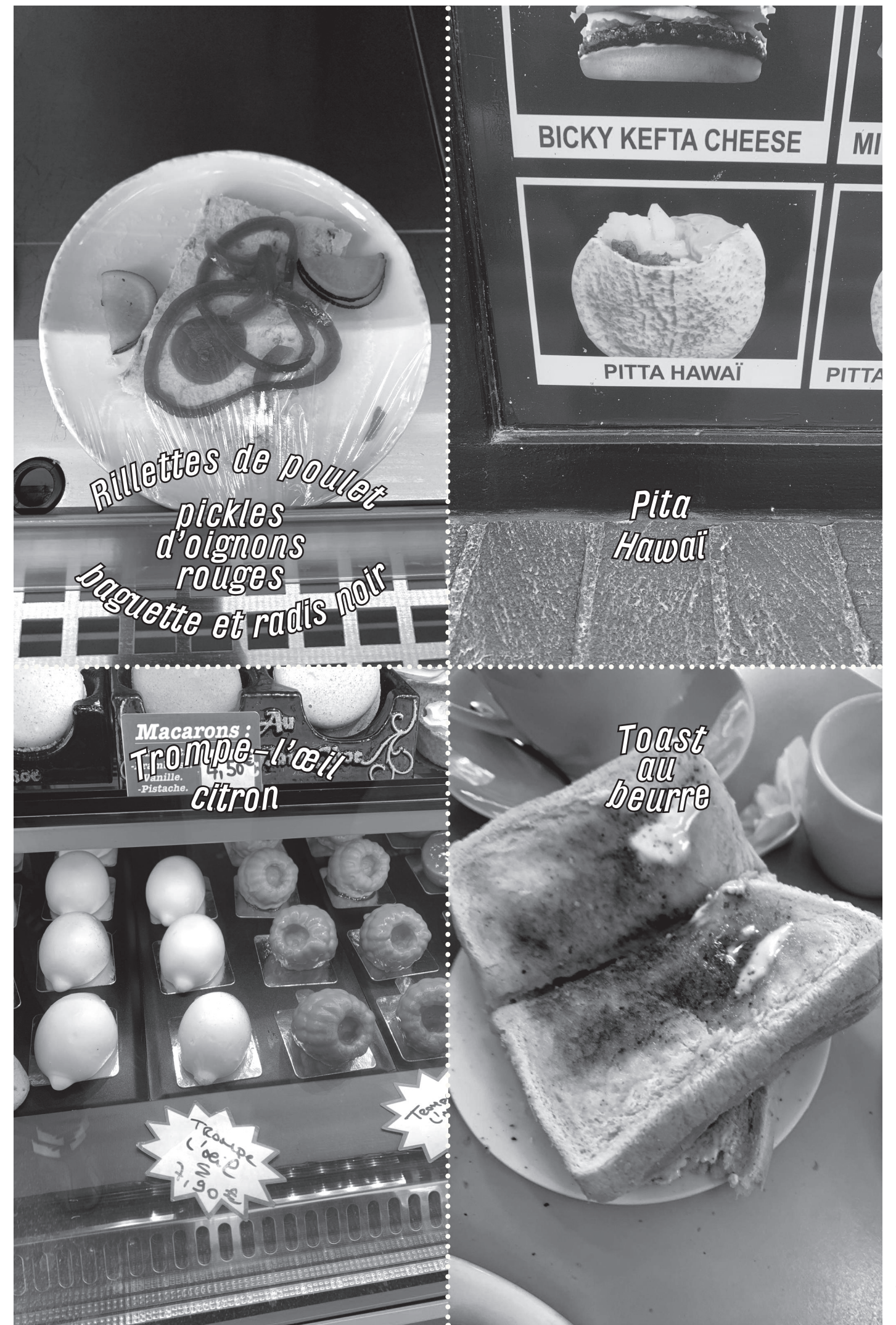
« Wollen Sie mich kennenlernen? Begegnen? Treffen? »
« Es wird eine grosse Entwicklung. Ich glaube an Sie. »
« Zeit und Geld, habe ich beides. »

« Ich bin 1,80 m gross, bin sehr aktiv, in vielen Bereichen, sehr vielseitig: am Zeichnen, Pilze sammeln, Fussball spielen. Ich bin gerne mit Kindern. Ich habe selbst zwei Kinder, sie sind schon gross — 19 und 20 Jahre alt. Ich bin gerne mit meiner Tochter unterwegs. Ich war zuerst in Biel, dann in Bern und jetzt wieder zurück in Biel. Ich fühle mich meiner Familie sehr verbunden. Jetzt möchte ich mein Leben geniessen, durch die Welt reisen, Orte besuchen. Ich habe gelernt, mich über kleine Sachen zu freuen. Mit 18 Jahren bin ich in die Schweiz eingewandert. »
« Was mich hier manchmal stört, ist die fehlende Spontaneität, der direkte Bezug. Mir fehlen generell die Begegnungen. Die Menschen sind in ihrer eigenen Welt. Man könnte es mit Hunden vergleichen: Hunde müssen draussen sein, müssen bellen, ihre Stimme benutzen, sie brauchen das! Ein Mensch ist keine Mumie. Ein Mensch sollte ein Lebewesen sein. Wir brauchen den Kontakt miteinander. Ein positives Gespräch kann so entspannen, bringt Energie. Es ist doch schön, Zeit mit jemandem zu teilen. Es macht einen Menschen glücklich, für einen Moment einen Gesprächspartner zu haben. Es ist schade, dass man hier nicht spontan « hallo » sagt, oder ein Zeichen macht, oder sich anlächelt. Bei uns ist das kulturell total normal. Wir kennen uns. Hier fehlt manchmal der Mut, direkt und spontan auf andere zuzugehen. »
« Kennst du das Kommunikationsmodell? »

(...)

« Jetzt hast du alles. »

METEO LES ÉTATS DU MONDE



Hawaiï

*Avec ma main sur le plan de travail
je mêle de la farine, du sel et de la levure en poudre
je caresse les matières sèches fais rouler
entre mon pouce et mon index les grains du gros sel
et puis j'ajoute l'eau claire, tiède
travaille jusqu'à faire une boule lisse que je laisse pousser
je vais acheter chez OK de la sauce algérienne, des pommes
de terre, de l'ananas et de la viande de kebab vegan
je pense à mes mains dans la farine je vois des traces vers
mes cuticules
je coupe les patates
sens l'amidon sur ma paume
les jettes dans l'eau bouillante et puis dans l'huile et dans
l'huile plus chaude encore je sens la chaleur jusque dans
mon coude
des gouttes d'huiles brûlantes marquent ma peau avec ma
transpiration
Je fais un disque de pâte que je cuis à la poêle des deux côtés
et je cuis ensuite les morceaux de viande sur la même poêle
avec plus de gras
j'ouvre le pain et je mets la sauce et l'ananas et les frites et
la viande et encore de l'ananas et de la sauce pour que ça
dépasse bien.
C'est prêt.*

Toast au beurre

*Avec ma main sur mon porte-monnaie
je prends du pain de mie chez OK
J'ai envie de crever
je grille 4 tranches sur le potager
jusqu'à ce que l'alarme sonne
sur chaque tranche je mets 25 grammes de beurre
je fais une grosse pile
j'aimerais me coucher dedans
et puis je presse au centre
avec ma main pour faire une marque
de moi.
C'est prêt.*

Rillettes de poulet pickles d'oignons rouges baguette et radis noir

*Avec ma main qui se balade
je vais dans n'importe quel restaurant
je fauche les pickles et la baguette
le radis ça traîne chez moi
je mets du poulet rôti bien de chez OK et de la graisse
de poulet et des câpres dans un grand bol
je laisse traiter mes mains sur la chaire
je déchiquette
je broie
j'amalgame
la viande louche
se glisse
sous mes ongles
je lèche mes doigts
balance tout sur le pain puis sur une assiette
film plastique
frigo
pour l'oubli.
c'est prêt.*

Trompe-l'œil citron

*Avec ma grosse main pleine de gras de poulet
je presse des citrons
dans une casserole
j'ajoute sucre eau agar-agar
chauffe tout
chauffe ma main aussi dedans
je prends un moule en silicone
j'y coule mes doigts
et le jus
et tout part au congèle
quand c'est pris je mets dessus des miettes de quatre-quart
de chez OK que je repeins en jaune
et j'me bouffe un doigt.
C'est prêt.*

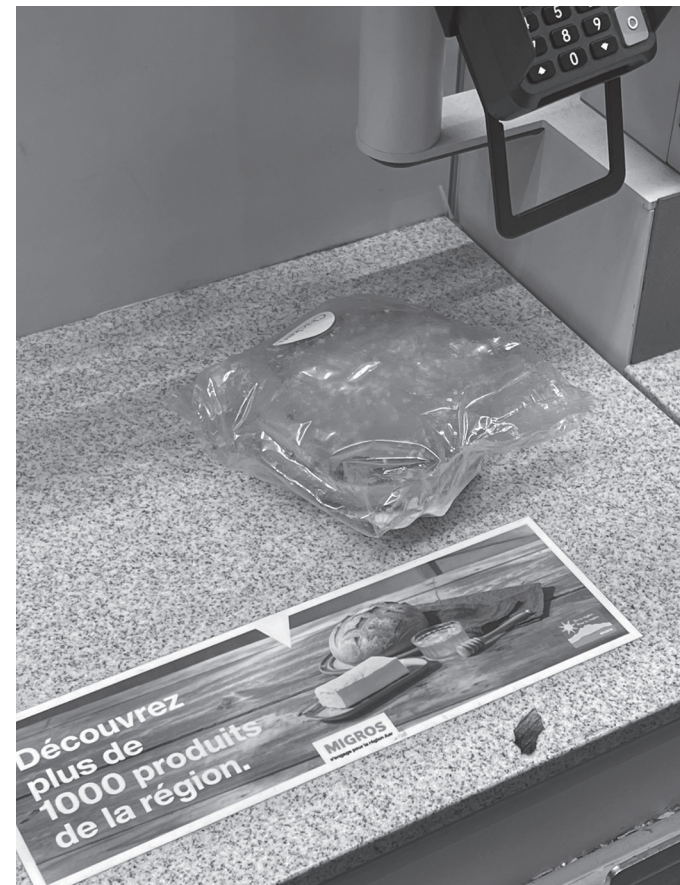
Colin
Bottinelli

Sprachbarriere: witze mit erklärung Barrière linguistique: blagues avec explication

Lisa
Jakob

**PER DU: VERLORENES
SANDWICH SPRICHT
KUNDIN MIT DEM
VORNAMEN AN**

**PER DU: SANDWICH OUBLIÉ
S'ADRESSE À LA CLIENTE
PAR SON PRÉNOM**



Erklärung: Auf Deutsch bedeutet «per Du» jemanden beim Vornamen nennen. In diesem Witz spricht das Sandwich, das beim Einpacken verloren ging (auf Französisch: perdu), eine fremde Frau beim Vornamen an. Frech! Normalerweise müsste das Sandwich warten, bis die Frau ihm das Du anbietet. Ein vielschichtiger Witz, der eine gute Sprachkenntnis, sowohl des Deutschen wie des Französischen erfordert.

Explication: En allemand, «per du» signifie s'adresser à quelqu'un par son prénom. Dans cette blague, le sandwich perdu lors de l'emballage s'adresse à une femme inconnue. Quel effronté! Normalement, le sandwich devrait attendre que la femme lui adresse le «du» informel (tu). C'est une blague complexe qui exige une bonne maîtrise de l'allemand et du français.

**TÖDLICHE VERWECHSLUNG:
RESTAURANTGAST AN
STYROPOR ERSTICKT**

**ERREUR FATALE SUR
L'INGRÉDIENT: UN CLIENT DE
RESTAURANT MEURT SUFFOQUÉ
À CAUSE DU POLYSTYRÈNE**



Erklärung: Auf Deutsch heissen diese Dinger «Schwimmnudeln», aber auch auf Französisch (Schwimmfritte) funktioniert dieser Witz bestens. In dem Witz geht es darum, dass ein Restaurantgast, der Nudeln bestellt hat, an Styropor erstickt, weil ihm statt echten Nudeln Schwimmnudeln vorgesetzt wurden. Der Unterschied: Auf Deutsch erhielt der Gast Nudeln, auf Französisch frass er Fritten.

Explication: En allemand, on appelle ces choses «Schwimmnudeln» (nouilles de natation), mais cette blague fonctionne aussi en français – natation frite. La blague raconte l'histoire d'un client de restaurant qui s'étouffe avec du polystyrène parce qu'on lui a servi des frites de piscine au lieu de vraies frites. La différence: En allemand, l'invité a reçu des nouilles, en français des frites.

**LANGE L EINE: TIER
STHUNDENLANG OHNE
GESELLSCHAFT VOR
GESCHÄFT ANGEBUNDEN**



**CETTE BLAGUE NE FONCTIONNE
QU'EN ALLEMEND.**

**LEIB CHRISTI: HIMMELFAHRTS-
LUGE AUFGEDECKT – TEILE
VON GOTTESSOHN IN KÜHL-
REGAL IDENTIFIZIERT**

**CORPS DU CHRIST: MENSONGE DE
L'ASCENSION RÉVÉLÉ – PARTIES
DU FILS DE DIEU IDENTIFIÉES
DANS UNE VITRINE RÉFRIGÉRÉE**



Erklärung: Das ist Blasphemie! Es wird behauptet, dass das Fleisch, das die Migros über die Auffahrts-Aktion (Auffahrt = Christi Himmelfahrt) anbietet, teilweise von Jesus Christus persönlich stammt. Das ist nicht nett, aber lustig!

Explication: C'est un blasphème! Il est affirmé qu'une partie de la viande proposée par Migros dans le cadre de cette promotion pour l'Ascension (du Christ) provient de Jésus-Christ lui-même. C'est pas très sympa, mais c'est quand même drôle!

**UNPASSEND: KLEIDUNGSGESCHÄFT
DROHT MIT VÖLKERMORD**

**INAPPROPRIÉ: MAGASIN DE
VÊTEMENTS MENACE DE GÉNOCIDE**



Erklärung: Dieser Witz geht gar nicht. Er spielt mit der Ausverkaufswerbung des Geschäfts, die, dem Kontext entrissen, auch anders gedeutet werden kann: Im nationalsozialistischen Sprachgebrauch wurde der Begriff «Liquidierung» oft für die systematische Ermordung von Menschen, insbesondere von Jüd:innen, Widerstandskämpfer:innen oder politisch Verfolgten verwendet. Der aktuelle Israel/Palästina-Konflikt lädt besonders dazu ein, diesen Witz als uneingebracht einzustufen. Die Krone setzt dem Witz der Anfang auf: «Unpassend» heisst auf deutsch sowohl «unangebracht» als auch, dass ein Kleidungsstück nicht passt. Das Wort stimmt dafür genau genommen nicht, aber es ist lustig, es so zu verwenden. Weil es um ein Kleidungsgeschäft geht. Das einzig Unproblematische an diesem Witz.

Explication: Cette blague est totalement inacceptable. Elle joue avec la publicité des soldes du magasin, qui, sortie de son contexte, peut aussi être interprétée différemment: Dans la terminologie nazie, le terme «liquidation» était souvent utilisé pour désigner le meurtre systématique de personnes, notamment de Juifs, de résistants ou de personnes persécutées politiquement. Le conflit israélo-palestinien actuel incite particulièrement à qualifier cette blague d'inappropriée. La cerise sur le gâteau, c'est le début: «unpassend» en allemand signifie à la fois «inadapté» et qu'un vêtement ne va pas. À proprement parler, le mot n'est pas correct dans ce sens, mais c'est amusant de l'utiliser ainsi. Parce que c'est à propos d'un magasin de vêtements. C'est le seul aspect non problématique de cette blague.

**NICHT SO SCHNELL: RASENMÄHER
VERSUCHT ÜBER ALTPAPIER ZU
ENTKOMMEN – MÜLLABFUHR
HAT VERSPÄTUNG**

**PAS SI VITE: UNE TONDEUSE À
GAZON TENTE DE S'ÉCHAPPER
DE LA COLLECTE DES DÉCHETS
PAPIER – LA COLLECTE DES
ORDURES EST RETARDÉE**



Erklärung: Auf Deutsch bedeutet «Rasen» auch schnell fahren. Der Rasenmäher im Witz ist jedoch nicht so schnell, weil er auf die Müllabfuhr warten muss. Warum er entkommen will, geht aus dem Witz nicht hervor. In Wirklichkeit ist es nur die Verpackung eines Rasenmähers.

Explication: En allemand, «Rasen» (gazon) implique aussi de conduire vite. La tondeuse à gazon de la blague n'est pas si vite parce que elle doit attendre le passage des éboueurs. La blague n'explique pas pourquoi elle veut s'échapper. En réalité, c'est simplement l'emballage d'une tondeuse à gazon.

JACKPOT
ENSEVELLI
EN
PAYS
PERDU

JEDI
ENRAGÉES
ENGAGÉES
POUR
PIILER

JANTE
ENLUMINÉE
ENTOURÉE DE
PURETÉ
PRÉCIEUSE

JABOT
ENTRETENU
EFFILOCHÉ
POURTANT
PARTOUT

JOURNÉE
ENCORE
ENTRAVÉE
PAR LA
PUTZ

TOUE
ENCORE &
ENCORE
POUR
PERDRE

Horoscope



Bélier

21 mars – 19 avril

Tu vas rencontrer quelqu'un que tu pourras manipuler à ta guise; cette fois, ajuste ta stratégie et fais en sorte que cela reste bien secret. N'oublie pas de cacher tes pustules pour qu'il ne voie pas que tu as attrapé la variole: il pourrait tout découvrir. Ta demande d'argent a été refusée.



Taureau

20 avril – 20 mai

C'est un nouveau cycle qui commence pour toi, idéal pour poursuivre la grève de la faim que tu as entamée au travail. Continue avec ténacité et les résultats vont peut-être arriver. En amour, la stabilité est présente: on continuera à ne pas te croire. Enlève ton masque et respire un bon coup!



Gémeaux

21 mai – 20 juin

Ta curiosité est stimulée: il est temps maintenant de changer de partenaire et de trouver quelqu'un qui ne dépose pas de plaintes. Attention toutefois à la police qui te tourne autour. Les années de prison qui t'attendent peuvent influencer sur ton enthousiasme. Ta demande d'argent a été refusée.



Cancer

21 juin – 22 juillet

Aujourd'hui, tu pourrais ressentir une certaine fatigue émotionnelle à force de faire un travail inutile qui ne sert pas à grand-chose. Rien d'alarmant, mais ton corps et ton esprit te demandent d'arrêter: le sens de la vie est ailleurs. S'il se met à pleuvoir, rentre chez toi tant que tu peux.



Lion

23 juillet – 22 août

Ce n'est pas grave que tu perdes tes poils et tes cheveux: tu vas bientôt perdre tes mains, tes pieds, tes jambes et tes bras. Cela t'empêchera de briller dans ton cercle social. Ne perds pas espoir. Investis en bourse, mais sache que tu n'obtiendras rien. En amour, monétise tes relations, ça pourra toujours être utile.



Vierge

23 août – 22 septembre

Ta façon d'être méthodique peut te conduire à enfermer ta victime. En voulant tout contrôler, tu vas créer de la confusion et le fait de toujours analyser et critiquer te fait perdre en efficacité. Côté santé, pense à ralentir le rythme pour éviter de t'écrouler: ce ne serait pas ton style.



Balance

23 septembre – 22 octobre

Les relations sont au cœur de ta journée, enrichies de nouvelles rencontres. Mais attention: il se peut que les nouvelles connaissances soient des socialistes. Sois prudent-e! Au travail, ta diplomatie t'aidera à résoudre un conflit avec ton patron qui veut de nouveau baisser les salaires: une heureuse issue verra le jour.



Scorpion

23 octobre – 21 novembre

Aujourd'hui, tu es très fâché-e, avec une intensité émotionnelle très forte: hier soir, quelqu'un a dû verser quelque chose dans ton verre. Ce n'est donc pas de ta faute; ne culpabilise pas, mais fais plutôt confiance à ton instinct particulièrement juste: tu auras l'occasion de te venger. Ta demande d'argent est en attente.



Sagittaire

22 novembre – 21 décembre

Tu ressens un besoin d'évasion, de mouvement, de nouveauté. Le moment est peut-être venu de changer de partenaire, de chercher quelqu'un de plus jeune, capable de partager avec toi ton envie de voyager et tes dividendes. Un projet très rentable pourrait émerger. Ta soif d'aventures pourrait être nourrie; par contre, ta soif tout court ne sera pas apaisée.



Capricorne

22 décembre – 19 janvier

Souviens-toi que ce que tu regardes ne sont que des images qui apparaissent sur des écrans, et non de véritables paysages. Continuer à vivre dans l'illusion n'est pas vraiment ton genre, et ta rigueur ainsi que ton sérieux peuvent en prendre un coup. En amour, tu parais être un peu réservé-e, mais tes réprimandes sont sincères.



Verseau

20 janvier – 18 février

Des imprévus ou des changements de dernière minute pourraient venir bousculer ta journée. Mais n'aie pas peur: ton emprise ne flanchit pas. Tu aimes manipuler les gens autour de toi et rien ne t'empêchera de le faire. Côté professionnel, tu obtiendras, grâce à ta créativité, de plus en plus de richesses qu'il ne faudra surtout pas partager avec les personnes qui te suivent.



Poissons

19 février – 20 mars

Ta voisine est morte: elle a été tuée par son compagnon. Tu ressens un besoin de sécurité et de réconfort. Le foyer, la famille ou tes racines prennent une dimension particulière. C'est une journée idéale pour te recentrer, régler une situation domestique et fuir le plus loin possible: cours et ne sois pas trop rebelle, car cela pourrait t'arriver aussi.



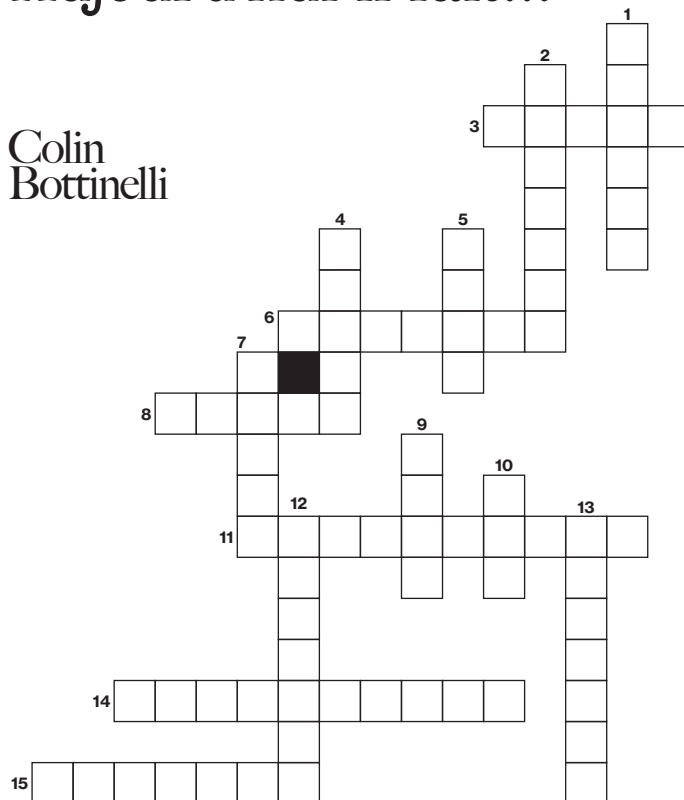
Grünkorridore und Wildtierüber- führungen

Es sind nur wenige Dinge, die mich zu Tränen rühren vermögen. Zu nennen seien hier etwa infrastrukturelle Bauten wie Brücken, Kläranlagen und Hochspannungsleitungen. Aber meine grosse Liebe gehört den Wildtierüberführungen auf Autobahnen. Letztthin, liebe Leserin, lieber Leser, fuhr ich von B. nach S., wo kurz nach der Westauffahrt - also da, wo sich der grosse Baumarkt rechterhand ins Agrarland frisst - sich eine grosse Grünbrücke über die Autobahn spannt, da wurde mir plötzlich die Dimension dieser Konstruktion bewusst, auch wenn die Unterquerung per Auto nur Sekunden dauert: welch enorme Mengen an Beton, Ingenieurskunst und Geld da verbaut sind, nur um den Genpool von Rehen, Hirschen, Füchsen, Dachsen und anderen Tierarten, gemeint sind auch Kröten und Schlangen, vor Verarmung und damit die Tiere vor Inzucht zu schützen, ist schlicht herzerwärmend! Dass wir Menschen - die meisten unter uns noch überzeugte Automobilisten - und wir als Gesellschaft den Tieren den Luxus dieser Korridore bieten, ist für mich nicht nur ein Zeichen dafür, dass wir die Achtung vor der Schöpfung noch nicht ganz verloren haben, sondern auch ein kollektiver Akt der Sorgfalt, also etwas, das uns in diesen politisch so polarisierten Zeiten dringend vonnöten ist. Denn wie sagt schon der Volksmund: wer die Tiere nicht ehrt, ist der Liebe nicht wert.

Und da wir schon beim Thema sind: auch in der Innenstadt von B. könnte man mit etwas politisch gutem Willen Grünbrücken für Wildtiere erstellen, wobei der finanzielle und logistische Aufwand sicher nicht zu unterschätzen ist, aber mit etwas vorausblickender Planung und unter Einbezug der lokalen Bevölkerung könnten doch Vernetzungskorridore erstellt werden, welche den bedrohten Kleinsäugetern, Insekten, Vögeln und Reptilien erleichtert, sich im bebauten Raum auszubreiten und zu vermehren. Gerne möchte ich in diesem Zusammenhang der Stadtgärtnerei und dem Amt für Hochbau von B. ein Kränzchen winden (wohl wissend, dass die meisten Leserinnen und Leser dieser Zeitung nicht meiner Meinung sind): Ich spreche von der einzigen mir bekannten innerstädtischen Steppe weit und breit, auch «Prairie sèche» oder Trockenwiese genannt. Umgeben von einem weissen Weidezaun erstreckt sie sich über 160 m weit neben dem ansonsten wirklich schrecklich zubetonierten Platz vor dem Palais de Congrès. Ein Bekannter hat mir einmal erzählt, dass es sich bei dieser Trockenwiese gar nicht um eine Trockenwiese handle, sondern um ein Werk von Kunst im öffentlichen Raum, was ich zwar nicht ganz nachvollziehen kann, denn Kunst sollte meiner Meinung nach zumindest als solche erkennbar oder sonstwie gekennzeichnet sein, aber sei's wie's will: der Zweck heiligt die Mittel! Die Tiere und Pflanzen können sich bei den Künstlern bedanken. ■ Trmasan Bruialesi

Aujourd'hui il fait...

Colin
Bottinelli



Horizontal

3. Pas envie de bouger
6. On reste des heures sur un banc
8. Le feu ne suffit pas
11. Jamais assez
14. Le voisin tond la pelouse
15. Un jour de plus

Vertical

1. La pluie se mélange à la neige se mélange au gasoil
2. Envie de brûler
4. Le vent manque
5. On voit les Alpes après le lac
7. On ne voit que Rolex® avec les nuages
9. Les pâquerettes
12. Y'a foule au dessus de nos têtes
13. Un nuit d'été

